

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 36

Artikel: Un peintre suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un peintre suisse

Voici un artiste qu'il n'est pas nécessaire de présenter longuement au public, au public suisse et genevois surtout, car Ferdinand Hodler est l'un de ceux dont la réputation n'est plus à faire, que le public aime et admire. L'un de nos confrères parisiens ne disait-il pas de Hodler qu'il est un *jeune homme admiré des femmes* ? Voilà une critique qui doit flatter singulièrement le peintre suisse !



Ferdinand HODLER, peintre

Ferdinand Hodler est très à la mode actuellement. Il n'en a pas toujours été ainsi et les débuts de l'artiste furent assez pénibles.

On alla même jusqu'à suspecter la sincérité de ce simple et noble artiste ; toujours est-il que son œuvre amuse énormément ; on a ri quinze, vingt ans ! Le rire est chose si aisée et si naturelle ; on rirait encore si la presse n'avait colporté de si surprenantes nouvelles : Hodler a vendu, paraît-il, pour 60,000 couronnes de peinture — d'aucuns disent 80,000 — à la Sécession de Vienne.



Les poires de M. Nicot

Un automne, à l'école de Dannemarie, qui préparait des élèves pour le lycée, ceux-ci furent occupés d'un objet très étranger aux programmes : les poires de M. Nicot. Qu'était-ce donc que M. Nicot ? pour employer une expression chère à M. Mathis, le sous-maitre, lequel, pour cette raison, comme on pense bien, fut baptisé : M. Qu'était-ce donc ?

M. Nicot était un brave homme de paysan aisé, conseiller municipal, fort estimé de tous, et qui eût été très heureux, s'il n'avait possédé, sous les fenêtres du dortoir, un verger qui lui attirait mille avanies. Chaque matin, en effet, sa serre, unique dans la région, avait des vitres cassées ; sur les couches de légumes s'épalaient les paquets les plus bizarres ; on bombardait ses arbres avec des tire-pouce, et quelques-uns même pêchaient à la ligne ses cerises.

Il eut surtout à souffrir des trois plus gourmands d'entre les élèves : Jean Lorient, Julien Aubier et Paul Clairet, travaillés d'une envie folle de maraude.

Or, escaladant le mur du dortoir jusqu'à un mètre environ de la fenêtre, un magnifique espalier, large, imposant, épanouissait un étalage de poires, comme on n'en avait jamais vu à cette altitude du Lomont, où le froid anémie tous les fruits. Elles se touchaient presque, tant elles étaient fournies, et leurs belles rotundités grasses, bien en chair, rougissaient au soleil. Le père Nicot, qui en tirait vanité, les surveillait avec un soin jaloux, et ne laissait à personne le soin de les écheniller, ou de recouvrir les plus belles de papier de soie contre les piqures d'insectes.

Les trois amis les couvaient d'une attention non moins soutenue. Chaque nuit, le sous-maitre une fois couché, ils venaient prendre l'air à la fenêtre, dégustant les parfums du poirier, qui s'affinaient à mesure de la maturité, et se creusaient la tête pour trouver un moyen de s'offrir une pareille aubaine.

Il ne fallait pas songer à se pencher au-dehors pour atteindre les poires ; la distance était trop grande. Clairet, le plus acharné, tenta de les harponner avec un hameçon attaché à une ficelle ; une fois même il crut réussir, ayant adapté, tant bien que mal, une vieille casserole à la canne de M. Mathis, et s'en servant comme d'une louche. Mais la casserole dégringola au moment décisif. Leur désir s'aiguisa de la difficulté et de l'imminence de la cueillette.

* * *

— Ça ne peut pas durer comme ça, dit un jour Clairet à ses camarades. Il n'y a qu'un moyen, pas commode, c'est vrai ; mais, en s'y mettant tous les trois, on réussira. Celui qui ne tente rien, n'a rien.

Vers onze heures, ils s'assurèrent que le sous-maitre ronflait, suivant son habitude. Ayant enfilé leurs pantalons, pieds nus, ils ouvrirent la fenêtre, parmi la complicité silencieuse du dortoir.

Clairet, s'étant passé au cou un sac en toile, semblable aux musettes de soldat, se coucha sur le rebord, à plat ventre. Puis, saisi solidement aux pieds, il se laissa descendre, tête en bas, le long du mur, et, pendant que les autres, arc-boutés, le maintenaient, il commença sa récolte, happant les plus belles poires, et les déposant dans son bissac qui pendait.

On entendait des bruits de feuilles froissées, de branchettes qui se cassaient ; la lumière de la lune entraît à pleines fenêtres dans le dortoir ; jamais l'arome des fruits n'avait été plus odorant, et chacun de se poulcher à l'avance...

Crac ! patatrac ! crac ! crac ! patatrac ! crac !... Un bruit de verres brisés en mille morceaux crépite dans la nuit, en même temps que la voix étouffée de Clairet explique et supplie :

— J'ai laissé tomber mon sac sur la serre. Remontez-moi vite ; on vient ! »

— Concentrant leurs efforts, ils se roidirent, et commencèrent à hisser leur camarade, dont on entendait les jambes râper contre la muraille. Déjà les genoux apparaissaient, quand, à bout de forces, par frayeur, ou parce que le fardeau était trop lourd, leurs bras se tendirent, sans qu'ils lâchassent prise toutefois. Et le maraudeur se retrouva dans sa position première, gémissant sur le vide. Alors, Aubier et Lorient, pâles d'horreur,